

IX

Fenêtre relevée, vague rumeur d'insectes. *Barbara Streisand* tourne sur la platine dans un coin de la pièce, le saphir gratte à certains moments du disque écouté et écouté toujours. Le jeune homme qui l'écoute, sombre, le cheveu noir bas sur le front, le front court plissé exagérément, semble sur le point de pleurer. *"J'aurais été un très grand chanteur et puis au moment de passer le concours d'entrée au Conservatoire, cette angine mal soignée. C'est la faute aux médecins ! Je n'ai plus jamais retrouvé ma voix."* Pour preuve, il chante et très vite sa voix s'effiloche et casse. Maintenant il pleure. Carmen, une autre patiente, masse épaisse et crépue rouquine, le prend contre elle et le berce. D'autres encore, disséminés dans la pièce, disent leur compassion.

Jacques passe, velours à mi-mollet, barbe longue et pieds crasseux. Tendant une main aux ongles longs, pas soignée, grommelant, il réclame une cibiche, passant de l'un à l'autre jusqu'à satisfaction. Une infirmière passe, yeux bleus, yeux de glace et chacun se crispe le temps qu'elle passe. Un médecin arrive, *le* médecin ; et chacun se précipite, afin d'obtenir un rendez-vous.

Pierre n'en fait pas partie. Depuis son entretien précédent conclu par l'apparition d'un parapluie noir, là où il n'y avait rien, il a plutôt évité le médecin. Il a joué au tennis avec Denis et perdu sur l'unique court derrière le château enclos dans le parc de l'Institution, mais sans s'attarder, en gardant ses distances. La brûlure laissée par la main sur la sienne a duré au-delà du seul geste et il sait qu'il devra la parler. Maintenant, il préfère l'ignorer.

Les jours passent sans relief. En fin de semaine, il pourrait retourner chez lui, le médecin en est d'accord. Il préfère demeurer

au pavillon ; user de la bibliothèque. Celle-ci possède, près de l'entrée, un fauteuil de cuir marron dans lequel il aime à s'asseoir avec *L'Équipe* dont il lit chaque ligne. C'est l'époque des Jeux et Ben Jonson est disqualifié pour dopage. Dans l'éclaboussure brune des murs et des parquets, la bonne odeur d'encaustique qui lui évoque l'enfance et l'école, il passe des heures à lire les livres qu'il trouve et qui lui plaisent au hasard des rayons.

La bibliothécaire est une grosse femme, lunettes penchées en bout de nez. Parfois, elle le pique d'un coup d'œil, comme intriguée de sa présence constante. Elle ne dit rien cependant et lui non plus.

Quand il a fini, il rentre au pavillon tout près, longeant pelouses et bouleaux, merles dans les portées des bouleaux. Il renifle le parfum de l'herbe coupée, l'herbe mouillée, la terre humide des bosquets de fleurs. Le week-end, il y a moins de monde, beaucoup ont posé une permission et sont partis. Beaucoup reviendront, dépressifs et mettront la semaine à récupérer, avant de repartir de nouveau. Certains se verront refuser la permission de repartir et rumineront dans leur chambre tout le temps du week-end. D'autres renonceront d'eux-mêmes, ceux-là seront guéris ou presque.

“Pénélope” Il aura juste prononcé ce mot, au sortir de la brume qui, cette fois sur l'ensemble du parc progressait en volutes épaisses et denses, envers une femme assise à la table devant le pavillon, tricotant. Ce mot qui l'aura fait sourire, cette femme, courte toison de mouton blonde, petites lunettes sur yeux bleus et nez pointu, un filet de lèvres, marquera le début d'une relation amicale de plus de quinze ans. Ce simple mot, qui l'aura renvoyée, elle, à ses fantômes, l'aura aussi éclairée sur sa complaisance à leur endroit.

C'était son premier séjour, il se rappelle. Comme il y était encore énergique ! L'énergie du désespoir, auraient dit certains. Peut-être ! Mais il se rappelait surtout cette énergie, cette certitude de retour vite à la vie. Il enseignait encore alors, bouillonnait de projets quant à cet enseignement, désireux de le transformer, de l'améliorer sur les traces des grands pédagogues l'ayant précédé.

Il y croyait.

La dépression et ses médicaments, la dépression et l'alcool, l'alcool comme dépression, l'alcool médicament pire que le mal, avaient eu raison de tout cela. De tout cela, il ne restait que la douleur du souvenir, le souvenir de jours plus harmonieux qu'aujourd'hui.

Tout cela *résonnait* aussi à l'occasion comme la vie d'un autre forgé par d'autres *et non lui-même*.

Mais aussi que pouvait vouloir dire être *soi-même* ? *Y avait-il un sens à seulement le penser ?*

X

Les feuilles sur l'eau étaient du verre brisé qui s'entrechoquait et cliquetait doucement. Pierre en entendait le bruit par delà sa fenêtre. Le bouleau était un motif de Calder auquel s'ajoutaient, au gré du vent, les notes des oiseaux tout autour. Lors de son premier séjour, tante Jine était venue accompagnée de son époux. Ils avaient déambulé dans le parc et le long des couloirs blêmes du pavillon. Ils avaient parlé, évidemment, de la famille ; Pierre ne se rappelait pas une conversation qui n'ait été monopolisée par la famille ; chacun des membres de celle-ci, tour à tour, évoqué. Tante Jine, surtout, se faisait un scrupule de les évoquer

tous et chacun dans les faits menus de leur vie tels qu'il lui était donné de les voir. Si bien qu'on ne parlait jamais d'être à être, jamais de soi. Il se rappelait que, certes, il avait été heureux de les voir, mais aussi qu'il avait été saisi d'une bouffée de haine, à la suite de leur visite, qui l'avait amené à se rompre les veines sur la glace du lavabo de la chambre. Bien sûr, les infirmières l'avaient découvert au moment des cachets et il avait été, vigoureusement, soigné et bandé pour ce qui ne serait jamais qu'une tentative dérisoire et manquée.

À la suite, cependant, il avait été vu par le psy. Il se souvenait de la diarrhée de mots prononcée dans un état confus, après quoi sa dose de médicaments avait été doublée un temps. Le psychiatre l'avait reçu deux fois la semaine suivante, ce qui n'avait pas été sans provoquer une recrudescence des tentatives de suicide dans le pavillon.

Pierre savait qu'il lui faudrait quitter ce lieu pacifié. Il savait qu'il devrait affronter sa vie. Cet épisode n'était qu'un moment de répit, un moment blanc dans le cours de sa vie. Il s'était *dupé* dans sa vie, il le comprenait enfin, abusé d'un orgueil péremptoire qui l'avait assuré de pouvoir s'en sortir seul, quand, enfin, il comprenait qu'il aurait dû, tout au contraire, et au plus tôt, chercher auprès d'autrui, l'éclairage d'autrui. Ce qu'il avait pris pour de la lumière, l'assurance de la maîtrise et de la raison, n'avait été que la plus profonde des obscurités. Il le comprenait, aujourd'hui qu'il était tard dans sa vie, et qu'il manquait à la fois de conviction et de force pour y remédier. Les quelques éléments qu'il possédait – des fils sur lesquels tirer au risque que l'écheveau entier vienne d'un coup et le *submerge* – ne

l'éclairaient en rien, étant juste des aspérités à quoi s'agripper, quand la surface avait été lisse longtemps.

De ce point de vue, il lui semblait que les entretiens avec le psy n'étaient que des mots ajoutés à d'autres mots tendant à étoffer sa confusion. Il en sortait, *vidé*, mais sans savoir neuf sur lui-même. Sa vie.

Néanmoins, il y revenait, trouvant en l'autre une énergie, une présence qui le changeaient heureusement de son face-à-face stérile avec l'alcool et la page – puisqu'il écrivait, désormais, dans un cahier des bouts de sa vie, encouragé par le praticien.

XI

Ainsi donc, *au détour de sa vie, des images, des flashes d'images dénonçaient-ils* celle-ci. En quoi, étaient-ils plus *vrais* que sa vie telle qu'il la vivait ? *En quoi* devait-il les suivre plutôt que de vivre sa vie telle qu'il la vivait ? Il n'était pas heureux, c'était un fait. Il buvait dans le but de *s'anesthésier*. *Pourquoi ?*

Si votre vie était heureuse, si vous me disiez : ma vie est heureuse. Je ne vous suggérerais pas même de vous attarder à cela. Mais il est évident – et vous me le dites – que votre vie est une fuite plutôt, quand une vie, c'est d'abord *bâtir*. Non ? N'ai-je pas raison ?

Que pouvait-il répondre de raisonnable sinon acquiescer ? Ce qu'il faisait chaque fois que le médecin remettait le sujet sur l'ouvrage.

Il se rappelait les retours par les rues recouvertes de particules de poussière, nuages brefs d'essence, fragments de feuilles, feuilles

de journal roulées en boule, canettes défoncées, que *sais-je* encore qui constituent le quotidien des rues. Il marchait sans hâte, *épuisé* des mots prononcés, des silences observés, davantage *confus* en partant qu'à son arrivée. Parfois, il recourait à l'alcool et il finissait dans les bois proches, lentement *apaisé* à mesure qu'il buvait. Souvent. Mais, parfois aussi, il était trop *épuisé* pour recourir à ce geste. Il marchait juste, chaque pas le rapprochant de chez lui. C'était tout ce qui importait : parvenir chez lui et *dormir*, dormir.

Depuis son retour de l'hôpital, Pierre ne voyait plus ses amis. Plutôt que de descendre au *Charlie Birdy*, il achetait son alcool à l'épicier marocain (cageots de fruits et légumes, *patchwork* de couleurs doucement *effondrés* au hasard du soleil et des pluies) en bas de son immeuble. Il n'avait pas non plus repris contact avec JC et celui-ci n'avait donné signe de vie tout ce temps de l'hospitalisation. Ainsi, il était clair qu'il ne devait s'abuser sur la réalité des liens qui lui restaient ; qu'il n'y avait là rien que ces relations indifférentes que les humains ne peuvent s'empêcher d'établir dès qu'ils sont en présence d'autrui. *Rien de personnel* exactement.

Dans son courrier, il y avait une lettre d'Anne, une autre de Christine, la *Pénélope* de sa première hospitalisation et une autre de Guadeloupe, d'un également rencontré à l'hôpital lors de cette première hospitalisation. Un point, c'était tout.

S'il avait lu celles de Jocelyn et de Christine, il avait conservé celle d'Anne en évidence, sur le manteau de cheminée de la salle, contre un vase de fleurs desséchées. Il désirait trop la lire, doutant pourtant qu'elle pût lui apporter le moindre réconfort dans sa solitude présente. C'est pourquoi il préférait en différer la

lecture et la déception vraisemblable qui s'ensuivrait, il en était convaincu.

Christine, plus âgée que lui, docte plus souvent qu'à son tour, élevée dans la pensée que la volonté peut tout, après quelques nouvelles de ceux de la bande côtoyée du temps de leur hospitalisation, qui n'étaient pas, soit retombés, soit carrément suicidés, l'exhortait à relever la tête, à ne pas se complaire dans son état présent. Celle-ci, il l'avait écartée vite : ce discours, il l'avait assez entendu autour de lui, de l'aînée de ses tantes notamment. Il n'avait jamais eu comme vertu – sinon soulager de sa part de participation celle ou celui qui parlait ainsi – que d'accentuer la culpabilité que tout être stigmatisé, de par ce fait, déjà éprouve.

Celle de Jocelyn, déchiré d'un nouvel amour déçu, l'avait au contraire retenu. Il y avait dans ses accents de souffrance – et le poème qui les accompagnait – une douleur à vif, une rébellion devant la vie telle qu'elle nous est faite qu'il aurait aimé ressentir.

Jocelyn, prof de philo de cinquante-trois ans, adepte de Frantz Fanon, irrémédiablement en révolte devant le sort fait aux noirs d'Afrique et d'Antilles par les blancs, ne survivrait pas, il le pressentait, à cette blessure qui en recouvrait d'autres, qui était la conséquence d'autres. Tant il est vrai que la vie de chacun n'est qu'un cercle vertueux ou vicieux, selon la naissance souvent, les circonstances dues à la naissance, les rencontres heureuses ou malheureuses induites pour grande part par la naissance encore.

Restait celle d'Anne, dont l'encre décolorerait, dont l'enveloppe se recouvrirait de fine poussière, avant que Pierre ose l'ouvrir.